

JEAN-PIERRE RIOUX



ERCKMANN ET CHATRIAN
OU LE TRAIT D'UNION

L'UN
L'AUTRE

Gallimard

© *Éditions Gallimard*, 1989.

Cher Erckmann, cher Chatrian,

Je mets la main à la plume pour vous donner, là où vous êtes, de mes nouvelles qui sont bonnes. Mais au pays tout ne marche pas tout à fait comme vous l'aviez rêvé : c'est de cela surtout qu'il faudrait parler, pour rappeler au passage que deux vieux bougres de Phalsbourg, vous, cher Émile, et vous, cher Alexandre, ont eu l'œil vif et les idées claires sur tout ce qui touche à nos affaires et que sont bien heureux ceux qui savent encore le reconnaître.

Hélas, seuls quelques honnêtes gens trop tranquilles vous lisent à ce jour, pour se consoler sans doute de voir prospérer la mauvaise graine et pour s'exciter un peu les sangs à l'évocation du bon vieux temps. Les enfants des écoles et nos Excellences de l'Instruction publique ont perdu le goût de ce pain qu'on débitait naguère, à la veille du 14 juillet, en gros livres cartonnés de rouge et dorés sur les

tranches : des millions de jeunes Nicolas et de petites Charlotte n'ouvriront plus *L'Ami Fritz* ou *Le conscrit de 1813* par un soir d'été bourdonnant d'abeilles (les abeilles, par parenthèse, elles aussi ne vont plus trop bien) ou par un jour d'hiver, quand la neige tape au carreau (la neige, on la consomme en oubliant son silence et ses avalanches) et que le petit poêle ronfle si fort (seuls nos immigrés, des soixante-huitards attardés dans le fromage de chèvre et quelques pauvres du dernier âge risquent encore l'asphyxie pour avoir chaud).

Je ne connais, à dire vrai, qu'un saint homme, une sorte de grand braque du commerce des livres, Monsieur Pauvert, qui ait eu le courage de charger sa caisse sur l'épaule pour aller placer vos œuvres – en quatorze volumes sérieusement reliés, s'il vous plaît! – chez les citoyens qui ne s'en laissent pas compter par les jésuites et les jean-foutre. Des gaillards de cette race, des héritiers des Chauvel et des Hullin, il faudrait en faire lever des milliers, qui secoueraient la canaille et diraient le bon sens.

Il est vrai qu'avoir eu comme vous sur un siècle des millions et des millions de lecteurs n'est pas nécessairement un atout. Vous aimer, le dire, cela fait peuple, bien trop peuple : vous sentez la choucroute, à l'heure où « la ligne » est un impératif catégorique qui emplit les gazettes et dispense d'autres morales. Les rares allusions qu'on fait à votre talent sont bar-

dées de gretchen dodues et de joyeux imbéciles qui vident des chopes en fumant la pipe, de sapins dégoulinant de chlorophylle et de petites auberges très « Front Popu » qui n'ont même pas la télé. Les esprits forts, de nos jours, bronzent aux Seychelles et font les tests d'été du *Nouvel Obs* : pourquoi voudriez-vous qu'ils se farcissent la tête de vos fadaises d'un autre âge? Vous êtes en outre obstinément vosgiens, alors qu'on nous glisse à l'oreille que nous serons demain des Européens pleins d'écus, des polyglottes à l'écoute du monde, des câblés veillant devant leurs petits écrans. Votre style est trop simple, votre psychologie trop rudimentaire pour tous les traîne-savates teintés de linguistique et de psychanalyse. Vous êtes des patriotes un peu raides, ça fait lepéniste. Vous chantez naïvement une République qui sent un peu fort du corps pour notre gauche-caviar ou notre droite hagarde. Vous êtes bien braves, un brin populistes : ça fait « beauf » en tricot de peau et caravane. Votre avenir, chers vieux de la vieille, n'est ni rose ni populeux.

Peut-être vous en consoleriez-vous si cette gloire que vous avez obstinément recherchée, que vous avez conquise à la force du poignet, était encore portée à votre crédit dans les manuels et les dictées, si les écoliers et les vrais savants étaient tenus de vous faire leur révérence. Hélas, nouvel hélas, la critique littéraire, dont vous avez subi tous les travers au temps

des crinolines, n'a guère changé. Bien sûr, si vous aviez consenti à être de vrais auteurs, des parcimonieux, des hermétiques voire des abscons, des fiers-à-bras d'école, des causeurs de salon ou des amis des Princes, peut-être vous aurait-on admis dans le cercle des créateurs puissants ou des intellectuels qui comptent. Mais, pour votre malheur, vous avez conquis un public en passant sur le ventre de tous les Sainte-Beuve. Vous avez parlé directement à la piétaille sans vous soucier de ceux qui parquent si volontiers à sa tête : ce crime-là ne pardonne pas. Et les maîtres d'école montés en graine, ces universitaires qui vous étripent magistralement une œuvre d'un seul coup de thèse bien ajusté, ceux-là aussi n'ont guère cru en vous, les ingrats. Si l'Université de Strasbourg, votre voisine, vous a honorés par deux fois, partout ailleurs les docteurs font silence et les étudiants bâillent : nul ne miserait un liard sur votre avenir scientifique, mes pauvres diables!

Ajoutons, pour faire bon poids, qu'à certain moment où l'on s'intéressa un peu à vous, au début des années 1960, ce fut aussi pour tenter de vous enrôler au bataillon stalino-progressiste. André Wurmser dit alors, avec force componction, que vous étiez mieux que des auteurs pour enfants sages – ce qui est vrai – et qu'en conséquence vous pouviez avantageusement fleurir l'esprit de tout bon apôtre qui se présenterait au guichet du communisme aux

couleurs de la France : n'étiez-vous pas – Wurmser en sanglotait d'émotion – enseignés et connus à Moscou et dans les démocraties populaires? Dans le même temps paraissait la traduction du *Roman historique* : un gaillard plein de *Gestaltung* et venu de là-bas, Georges Lukacs, ayant de son côté accommodé vos romans à la sauce hégéliano-marxiste, tout marchait hardiment pour vous. Par malheur, le bataillon du progrès manœuvrait mal. Il a perdu ses hommes, ses chefs et ses cantines : ainsi avez-vous échappé à son sens de l'histoire et à son affection démonstrative.

Résumons-nous. Vous êtes anciens et nous nous croyons jeunes. Vous passez pour gens simples chez nos esprits avertis. Vos idées? Trop carrées, trop accessibles, archéo-républicaines! Somme toute, les gueux ne vous ont pas lâchés. Ils vous ont même piqués au point le plus sensible, la mémoire. C'est ce triste constat qui m'a mis de méchante humeur par un matin de printemps, quand les dernières neiges fondaient derrière les haies du côté de Mittelbronn. J'enrageais à l'idée que le Bicentenaire de cette Révolution que vous avez, mieux que dix autres, contée à tant de gens, ne mentionnerait pas vos noms, dont vous n'avez fait qu'un. J'ai sorti ma grosse capote, regagné la tanière verte où je vous avais rencontrés, et j'ai écrit. Voilà.

J'entends déjà les gaillards au nez fin, nos forts en thème si modernes, se donner du bon temps en

voyant tomber ça! Vont-ils rire! Vont-ils se rengorger en humant le pataud, le naïf, peut-être même l'imbécile! « Est-ce assez pignouf! », disait déjà Flaubert... Qu'importe: soyons pignouf sans être fade! L'ami Fritz a mis sa gentille exergue à notre conversation: « Est-il rien de plus agréable en ce bas monde que de s'asseoir, avec trois ou quatre vieux camarades, devant une table bien servie, dans l'antique salle à manger de ses pères, et là, de s'attacher gravement la serviette au menton, de plonger la cuiller dans une bonne soupe aux queues d'écrevisse qui embaume et de passer les assiettes en disant: " Goûtez-moi cela, mes amis, vous m'en direz des nouvelles! " »

Avant de passer à table, chers vieux camarades, je vous serre la main vigoureusement.

I

DEUX COCOS BIEN PLÉBÉIENS

« Voilà deux cocos qui ont l'âme bien plébéienne », confiait Flaubert à George Sand en refermant *L'illustre Docteur Mathéus*. En effet. Et c'est même ce travers-là qui leur a valu l'affection de tant d'enfants de tous âges au tour assez peuple. J'en fus un et ne désespère pas de l'être encore un peu, comme ce Vallès qui leur offrit un jour de février 1864 une critique à bonne hauteur : « J'ai le cœur qui bat, et il m'est venu, je crois, des larmes aux yeux. Je viens de lire *Madame Thérèse*. »

Beaucoup d'autres, sans doute, se sont penchés comme eux sur la vie simple en chatouillant la corde sensible. Mais comparer page à page leur prose avec celle de la bonne dame de Nohant visitant ses fermiers ou de Zola noircissant les observations de ses précieux petits carnets est édifiant : Erckmann et Chatrian réussissent un miracle d'écoute qui transcrit une pensée à l'économie, éclaire l'atmosphère en trois adjectifs ou deux clins d'œil et crée cette intimité

entre le conteur, l'auteur et le lecteur d'où naît une complicité.

Je tins donc assez tôt pour définitive l'idée peut-être un peu trop simple mais bien carrée : avant Joseph Bertha et Michel Bastien la littérature n'était qu'éclats de voix aristocratiques ou bourgeoises, et le cher Jean-Jacques lui-même avait fait des ronds de jambe aux écoles et aux salons. On imagine qu'ainsi prévenu, les authentiques populaires de la plume devenaient aisément repérables à cette même complicité : ainsi aimai-je au premier coup d'œil Michelet et Navel, Nadaud et Guéhenno, Guilloux ou Péguy comme des Phalsbourgeois d'honneur. Que Chevallier et Audiat, puis Lagarde et Michard aient soigneusement dissimulé aux potaches que l'ami Fritz était toujours vivant ne m'émut guère. Je trouvai au contraire dans ce lapsus la confirmation d'une autre certitude fortifiée dans la petite bibliothèque du père Chauvel que hantait Michel, le forgeron-paysan de 89 : pour lire heureux, lisons caché. Aucun sourire apaisant des rares intimes auxquels j'ai depuis lors confié ces faiblesses secrètes ne m'en a jamais distrait.

La rencontre d'Erckmann-Chatrian avec un gamin point trop sot, qui observait avec gourmandise le petit monde des alentours et qui cherchait dans les livres le secret de la formule de Michelet – je cite de mémoire – : « La difficulté n'est pas de s'élever, mais en s'élevant de rester soi », avait encore deux formats

de librairie ou de bibliothèque aux premiers jours moins sombres d'après 1945 : la collection Nelson, au papier et à la solide reliure d'un petit format très britannique, mais dont le « édité à Edimbourg » faisait rêver; l'inépuisable « Bibliothèque verte » de chez Hachette qui, de 1925 à la guerre, avait annexé les *Romans nationaux*, quitte, ai-je appris bien plus tard, à les condenser un peu « pour la jeunesse ». A ces deux filons j'ajoutai, à usage plus sentimental, une pépîte : cette *Histoire d'un paysan* que je ne sais quel aïeul avait reçue pour livre de prix et qui, avec *Le tour de la France par deux enfants* de Bruno, entra derechef dans mon *Thesaurus* de base.

Je décevrai peut-être les nostalgiques de l'école républicaine de haute époque en disant qu'à la communale de la rue Saint-Ferdinand, en plein quartier des Ternes à Paris, mes instituteurs, qui avaient pourtant encore fière allure de hussards, ne firent rien pour me gagner à la cause du grand Zébedé et de la petite Sûzel. J'ai très vague souvenir de quelque dictée et de cinq ou six petites pages dans *Une semaine avec*, mais l'essentiel était ailleurs : le double décimètre de M. Chauvet appliqué avec rectitude sur nos doigts à l'automne 1947 et, grande nouveauté que nous jugions très américaine, son premier stylo à bille qui, il va de soi, n'écrivait qu'en rouge; l'année suivante, pour entrer en sixième, M. Boucher nous contait avec talent la Révolution chaque lundi après-

midi, mais sans jamais dépasser le 18 Brumaire et donc sans mentionner *Le conscrit de 1813* ou *Waterloo*.

Toutefois, la méritocratie de la III^e m'attendait au bon tournant et je rassure ses vieux enfants : c'est bien au fond d'une salle de classe, mais désertée à l'été, dans la haute maison d'école orgueilleusement érigée par les maçons du cru que tenaient un oncle et une tante « en poste double », à Chanac, au fond de ma Corrèze, qu'en piochant dans les volumes de la bibliothèque scolaire recouverts de gros papier gris je mis un jour la première main à Erckmann-Chatrian. Avec *Jacquou le Croquant* de Le Roy, *Milot* de Vildrac et *Les trois mousquetaires*, Joseph, Michel, Fritzel et les autres me tinrent compagnie au ruisseau à truites et au pré, quand les vaches étaient tranquilles et que les pommes vertes du voisin avaient été dûment charbonnées au four rustique des creux de rigole. Il me semble bien qu'on était en 1949, puisque sur la hauteur, à la nuit, on voyait un rougeoiement à l'ouest dont les aînés nous dirent qu'il signalait, à deux cents kilomètres, le grand incendie des Landes. J'avais dix ans et allais entrer en sixième avec la honte au front : une faute dans la dictée de l'examen, cette regrettable confusion entre « chemi-not » et « chemineau » qui m'avait fait privilégier la version prolétarienne du mot quand tout le texte portait au vagabondage rural.

Ce sont les histoires, on l'imagine, qui me conquièrent. Elles étaient trop pleines des personnages familiers qui m'entouraient, finauds limousins ou Parisiens du « populo », pour que l'identification ne fût pas immédiate et durable. Nous reviendrons sur ce grouillement des types et sur leur appétit pour une histoire dont on ne les déposséderait plus. Pour l'heure, sans pleurer comme Vallès, je ne retenais pas l'émotion, tout en sentant confusément qu'elle naissait aussi de la verroterie des mots et des formules : j'appris à quelques garnements qui fumaient déjà la barbe du maïs ou la feuille de noyer, à quelque bergère rêveuse aussi, je crois, de terribles injures dont la plus redoutable était « kaiserlick », et un rude mépris pour les « gueux » et autres « frelons » dont les sonorités se mariaient à mon sens assez judicieusement au patois d'oc. L'auteur de ces trouvailles m'indifférait. Seule la consonnance de l'Erckmann et du Chatrian, la germanique et la gauloise, m'avait conquis par son allure de bravache qui s'adoucit.

C'est bien plus tard, après les émois d'enfance, que je mis un peu de chair autour du nom. En 1963 très exactement. J'étais historien en herbe et bientôt agrégé, bien loin des vieux brigands et des bergeries vosgiennes. Celle qui me changea la vie comprit, la fine mouche, que les aléas du monde m'insupporteraient moins si, de temps à autre, je regagnais les Quatre-Vents ou le Dabo. La guerre d'Algérie nous

avait rompus, l'avenir était plus printanier : les quatorze volumes de l'édition Pauvert tombèrent à point, offerts comme une promesse. Le virus m'avait repris et ne m'a pas lâché. La vie d'Erckmann-Chatrian prenait couleur d'enseignement : la voici, de ma fenêtre. Et rassurez-vous, elle ne sera pas trop savante : c'est le détail croquant qui donne le ton aux justes ambitions des deux compères.

Un monde de choses non écrites

Ils sont plébéiens, disait donc le bourgeois esseulé de Croisset. Son mépris avait pourtant trouvé le juste adjectif. Car Erckmann comme Chatrian ont vécu à leur manière l'intuition qui travailla un fils d'imprimeur et en fit Michelet : entre le « petit peuple d'en haut » et le « grand peuple d'en bas », entre « actifs » et « bras nus », point n'est besoin de réconciliation, car l'unité de ces membres épars est constitutive de la Nation, elle est élan vital de l'organisme social. Aux États Généraux de 1789, Mounier s'était assez opposé à Mirabeau sur la question vaine : *plebs* ou *populus*? C'est une plèbe, tranchera l'auteur du *Peuple* en 1846, à la veille de la rencontre entre Erckmann et Chatrian, qui détient la force vive, qui produit aux champs et à la fabrique, qui aspire au bonheur, à l'aisance et à la liberté. La lutte des classes, qu'Engels observe déjà à même époque dans les usines et les

bas-fonds de l'Angleterre, est division coupable entre un peuple-enfant et la saine bourgeoisie laborieuse qui peut l'éveiller en le guidant : point de monde clos, replié sur la classe, mais une communauté proprement plébéienne, voilà l'avenir, diront Michelet et Quinet au Collège de France devant leurs étudiants passionnés, au premier rang desquels figure Émile Erckmann. Ce combat pour l'unité plébéienne du peuple, c'est l'histoire de la France depuis les Droits de l'Homme, poursuivent-ils, sûrs d'être entendus. Comment, en effet, deux gaillards comme Erckmann et Chatrian pourraient-ils oublier la leçon ? Il faudra attendre les années 1960 pour lire l'impensable, le contresens fatal, à nuque épaisse, sous la plume du camarade Wurmser, fort prompt à démasquer les koulaks : quand Erckmann et Chatrian se félicitent que *l'Histoire d'un paysan* obtienne « un grand succès dans le peuple et dans la petite bourgeoisie », c'est le « et » qui leur importe et non pas la distinction, comme l'affirme notre critique progressiste. Leurs lecteurs futurs, par temps de guerre froide, de castritisme chauffé à blanc et de révolution dite « culturelle » seront bien aises de sentir, grâce à eux, que « petite bourgeoisie » était un concept pour Guépéou et que seuls les brigands savent ouvrir des camps pour honorer leur peuple sans plèbe.

Voyez Erckmann, qui naît à Phalsbourg, le 20 mai 1822, entre Sarrebourg et Saverne, entre Lor-



L'UN
L'AUTRE

nrf



89-III A 71581 ISBN 2-07-071581-7

83 FF tc